

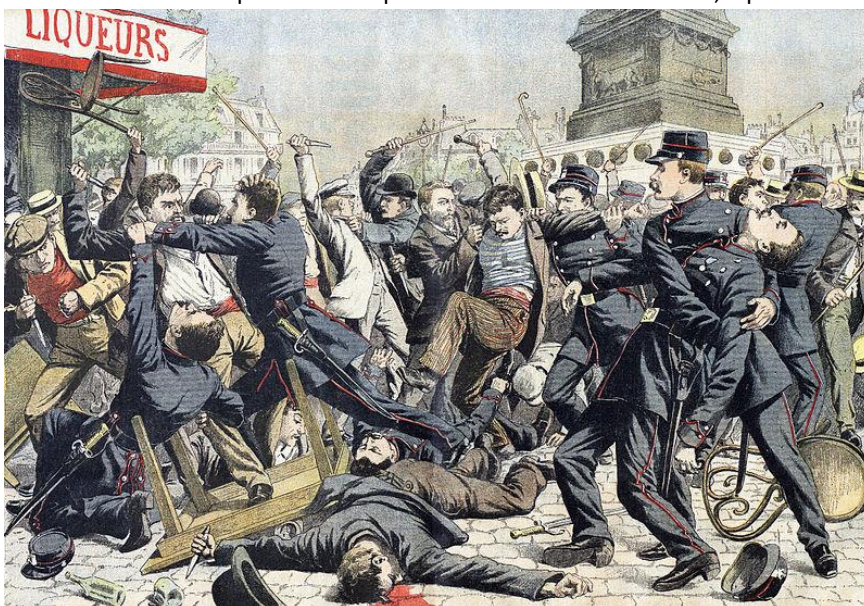
**Apaches parisiens** La vogue du terme, employé dans un sens imagé pour catégoriser un type particulier de délinquance, débute en 1900, puis disparaît avec la Première Guerre mondiale. Avant 1900, le mot « Apache » tantôt désigne une tribu indienne, tantôt, utilisé en qualificatif, se rapporte à un comportement spécifique : la ruse, la discrétion, la prudence... mais aussi les cris, la haine, la cruauté... \*Trois Apaches - A. Willette - M. Carnavalet.

**Et Buffalo Bill ?** Il se produit en spectacle à Paris mais ce ne sont pas les Indiens qui l'accompagnent qui semblent être à la source du nom des voyous parisiens. Cependant les Français avaient appris à distinguer les « bons » Indiens, les Comanches par exemple, des « méchants » Indiens, comme les Apaches.

Dans les années 1900 et 1901, le terme figuré s'applique exclusivement à une bande spécifique de marlous parisiens : **les Apaches de Belleville**. Puis au cours de l'année 1902, ce terme caractérise aussi d'autres bandes du quart nord-est parisien : Apaches de Charonne, de la Villette, de la Courtille, etc. À partir des années suivantes, il devient courant d'employer le terme pour désigner un type générique de délinquant, et, parallèlement, le mot « Apache » perd définitivement sa capitale initiale pour devenir un nom commun, à partir de 1905.

**Le rôle de la presse dans la construction de l'image des Apaches** À cette époque, on envisage très sérieusement, et plutôt sereinement, de voter à l'Assemblée une loi abolissant la peine de mort. Alors qu'une majorité semblait acquise pour l'abolition, *Le Matin* et *Le Petit Parisien* vont porter la voix de politiciens populistes qui entament une campagne très agressive pour exiger son maintien. \*« Encore les rôdeurs ! Rencontre d'Apaches et d'agents de police sur la place de la Bastille. »

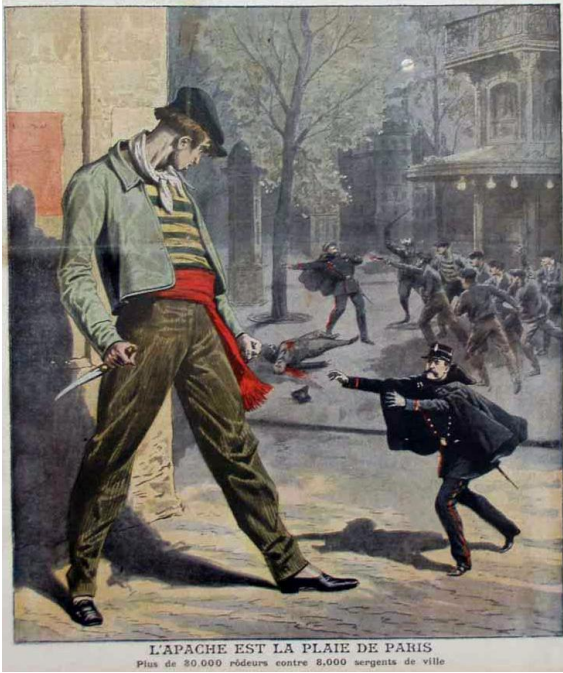
Supplément illustré du *Petit Journal*,  
14 août 1904



**L'affaire Casque d'or, une notoriété jugée douteuse** Dans l'imaginaire collectif, *Casque d'or* a les traits de Simone Signoret car en 1952, l'actrice incarne, aux côtés de Serge Reggiani et Claude Dauphin, une prostituée (Amélie Hélié) devenue célèbre à la suite d'un fait divers sanglant. En janvier 1902, la rivalité entre deux amants d'Amélie provoqua une attaque meurtrière en plein Paris, faisant la « une » d'une presse déchaînée. Pour les journaux, *Casque d'or* est une nouvelle Héléne qui déclenche une guerre de Troie dans le milieu des Apaches. Par trois fois, Manda va essayer d'assassiner Leca.



Au final Leca et Manda - les deux voyous rivaux - seront condamnés au bagne. Devenue célèbre, Amélie Hélié sert de modèle pour un peintre et le journaliste Henri Frémont écrit *Mes jours et mes nuits*, mémoires de *Casque d'Or*. Mais la bonne société est scandalisée et le préfet de police Lépine va mettre un terme à cette notoriété. *Casque d'or* retrouvera le bordel, avant de terminer sa vie comme marchande foraine en bonneterie.



**Codes de reconnaissance entre marlous : danse mauvais genre, tricot rayés et argot enrichi** Pour s'identifier au groupe, ces voyous *dévident le jars* (parlent l'argot) ; *jaspinent* (causent) le verlan, le javanais ou le louchebem (l'argot des bouchers). L'Apache se distingue surtout par une tenue vestimentaire. Il porte des chaussures fines, souvent des bottines, de couleur criarde, jaunes par exemple. Une veste plutôt courte, cintrée, est laissée ouverte sur une chemise ou un tricot rayé .  
 \*«L'Apache est la plaie de Paris» Illustration à la une - Le Petit Journal - 20 octobre 1907. Dans *l'histoire des couleurs, la symbolique du rayé a été le plus souvent associée à la marginalité ; la « couleur du Diable »*. Mais ce tricot rayé est aussi une figure caricaturale propagée par le dessin de presse, une sorte de « folklore apache ».

**Trois accessoires qui caractérisent l'Apache sont empruntés aux milieux ouvriers**, avec une touche d'exagération exhibitionniste : un foulard voyant négligemment noué autour du cou, une large ceinture en tissu rouge et surtout une casquette. Ce fut d'abord la mode de la « Panet », du nom d'un magasin de la rue Mouffetard ; assez haute, cylindrique et plutôt rigide, avec une visière courte. Puis ce sera une casquette

plus souple, plus seyante, avec une large visière . C'est ce modèle - la « Desfoux » - qui deviendra par apocope, en argot, la « deffe ». Elle finira par désigner n'importe quel type de casquette. Autour de 1900, les Apaches de Belleville et Ménilmontant refusent de vivre du travail manuel comme leurs parents et le font savoir en portant des vêtements qui l'interdisent - pantalon clair et chaussures de cuir ciré... -, ou en jouant avec les signes - casquette de travers, mouchoir de force noué à la taille... Quant à la femme « Apache », elle porte une jupe pas trop ample, généralement avec un tablier et déploie une superbe chevelure sans jamais porter de chapeau .

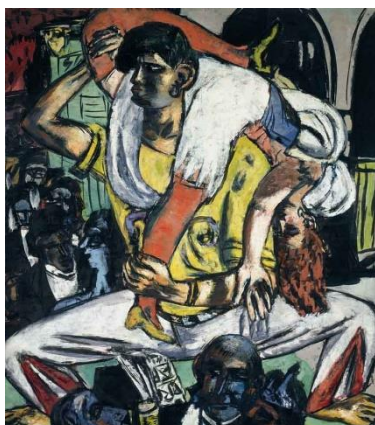


\*Bal du 14 juillet - 1889 - Théophile Alexandre Steinlen - Pt Palais Avec ses personnages attablés aux terrasses des cafés et ses danseurs enlacés, Steinlen saisit dans un style coloré et incisif l'exubérance joyeuse d'un bal. Le peintre rassemble pour cette fête du 14 juillet toute une panoplie de figures familières du Paris populaire et canaille : ouvriers, artisans, gens de maison mais aussi souteneurs et escrocs que l'on surnomme alors les Apaches.



**La vogue des « danses apaches »** et sa récupération par le music-hall.

\*Danse apache - 1899 - Th.A. Steinlein - New York Library Cette danse est dite "criminelle" : dans une sorte de valse chaloupée l'homme malmène sa partenaire et la fait voltiger dans les airs pour finir par la jeter dans le public. Mais la danse apache telle qu'on la connaît aujourd'hui vient essentiellement du cinéma américain ; c'est une caricature de la java qui ajoute des figures acrobatiques.



Dans l'Entre-deux-Guerres, les Apaches perdront le monopole de la délinquance au profit des gars du « Milieu », des « gangsters » (encore un terme venu d'Amérique). L'Apache n'est alors plus un danger, il fait partie du folklore parisien.

\*Danse apache - 1938 - Max Beckmann - Brême Folklore ou pas, c'est bien l'idée de violence qui se dégage de ce tableau, peint à une époque de tensions politiques extrêmes par un artiste expressionniste allemand classé parmi les peintres dits "dégénérés" sous le nazisme.